

Molière et les Provinces (*petit plaidoyer pour une géopoétique historique de la France*)

Et si Molière avait contribué efficacement à l'invention du personnage du « provincial », originaire d'une province caractérisée, qui deviendra par la suite le « provincial » en soi (originaire de partout hors Paris et ses abords). Invention, par étapes, qui est peut-être le symptôme le plus visible de la maladie unitariste de la pensée française, gangrénant celle-ci dans tous les domaines de son action.

Claude Sicre,
ingénieur en
folklore, musicien
et chanteur
(Fabulous Trobadors,
Aborigénious),
auteur-compositeur,
a publié de
nombreux ouvrages
dont *Notre Occitanie*
paru en 2020.

Je ne connais pas si bien l'œuvre de Molière que je puisse écrire une analyse intéressante pour les experts ou même les amateurs éclairés, en entrant en profondeur dans le thème proposé. J'ai cependant accepté l'aimable invitation de Claude Alranq qui a estimé que je pouvais apporter, de l'extérieur, quelque chose à la réflexion générale. Je le remercie grandement de sa confiance. Et remercie la Revue du Tarn de s'en faire l'instrument.

Plus on entre dans une étude, plus on mesure l'étendue de son ignorance, l'étendue de tout ce que l'on devrait lire, relire, examiner de près, vérifier, et on n'en a jamais fini. Nécessaire, donc, à un moment ou à un autre, si l'on pense tenir une hypothèse forte, de la lâcher dans son état, attendant les lumières des lecteurs qui, par leurs remarques, pourront vous obliger à préciser tel ou tel point, ou à mettre à bas toute votre construction. Je propose pour ma part d'étudier l'œuvre de Molière, et l'histoire de son œuvre, à la lumière d'une autre histoire, celle de l'idéologie des rapports Paris-Provinces et Paris-Province dans la littérature française et les « discours » français. Long travail que l'étude de cette idéologie, mais je crois avoir ailleurs donné des jalons, des pistes de réflexion suffisantes pour que de jeunes chercheurs trouvent un intérêt à s'y mettre. J'en précise ici, grossièrement, la substantifique teneur.

Dans le livre *Notre Occitanie*¹ j'écrivais :

« Durant l'Ancien Régime, il y a les provinces. Le "provincial" vient de telle ou telle "province" qui est nommée, caractérisée. Parfois (ce qui montre que déjà le ver était dans le fruit) un générique. Le XIX^e siècle va généraliser le générique. Influencé en cela par les résultats de la politique de tous les gouvernements en matière d'organisation de l'État : centralisation républicaine, impériale, royale, puis de nouveau républicaine. La construction de cet État si bien centralisé (jusqu'à un degré unique au monde, qui fit l'admiration de nombreux monarques, dictateurs et gouvernants élus un peu partout) a toujours été, et d'abord sous les rois, un travail patient, minutieux jusque dans les moindres détails, et perpétuellement amélioré. Un chef d'œuvre, et la plus grande des œuvres françaises, puisqu'elle a, à mon sens, CONDITIONNÉ toutes les autres. C'est elle qui a FAIT la France. Parallèlement, la construction de l'idée de Province Majuscule, Unitaire, face à Paris qui existe, mais dont il faut, face à cette nouvelle Province Une, renouveler la représentation, va être tout autant minutieuse et va même dépasser en extension et en profondeur la construction politique. Jusqu'à l'influencer en retour et souvent la guider. Tout le XIX^e siècle et tout le XX^e siècle sont comme obsédés par ce projet d'inventer, de renforcer, d'illustrer deux représentations singulières, la Province et Paris, n'existant que dans leurs rapports : en fait, c'est l'axe idéologique, parfois le seul d'importance, et à l'insu des auteurs, commun à tous les romans, toute la poésie, tout le courriérisme littéraire, social et politique, toutes les sciences humaines et sociales naissantes ou déjà existantes, toutes les relations de voyage, toutes les chansons, toutes les pièces de théâtre, tout. Ce qui paraît invraisemblable, posé comme ça (je vous avais promis de vous découvrir une Atlantide). RELISEZ MAINTENANT ET VOUS ALLEZ VOIR CELA PARTOUT ! En fait, ce qui me semble invraisemblable, c'est que cela n'ait JAMAIS ÉTÉ VU. Car il n'y a rien que de très logique : l'axe central de la construction de l'État et de la nation, et donc de toute la vie de cet État, et de cette nation, c'est la centralisation ; cette centralisation est tout à la fois politique, administrative, juridique, financière, économique, sociale, et c'est bien logiquement que le monde intellectuel, culturel, artistique – qui se centralise lui aussi – remplit son rôle en disant les conséquences visibles de cette construction, sans bien savoir ce qu'il dit (il en voit mal les origines et le chemin, sinon sur le plan strictement politique : rares sont ceux qui la voient comme "construction" totale : elle s'impose peu à peu comme un état de fait, une "nature" et, parmi eux, rarissimes ceux qui vont un peu plus avant).... L'œuvre intellectuelle, culturelle ou artistique a toujours un temps d'avance sur l'œuvre politique, quand elle a un effet : plus aisé, plus rapide de la projeter que de la réaliser.... Pour autant, même les grands serviteurs de l'État n'ont jamais une parfaite conscience de ce qu'ils font, ne peuvent pas en prévoir toutes les retombées lointaines ou d'ensemble. Par seul exemple,

1 Textes accompagnant des affiches d'Hervé Di Rosa sur les départements de notre région, éditions, Anagraphis, 2020 (quelques raccourcissements ou petites adaptations).

Louis XIV pensait-il qu'en attirant toute la noblesse à la Cour, il préparait la nuit du 4 août, comme nous l'explique Tocqueville ?... »

Dans le livre cité, j'analyse rapidement quelques exemples, en partant du travail plastique de Di Rosa, fil conducteur : Rimbaud, Flaubert, Guilhem d'Aquitaine et Soulages, Frédéric Mistral, le western et la pétanque, Bob Dylan et Kerouac... Je n'ai pas pu, pour des raisons éditoriales, publier dans ce livre les pages où je parlais de Villon, Victor Hugo, Antonin Perbosc, Stendhal, la musique populaire en France, le théâtre, l'écologie, etc, mais j'y donne en annexe des liens renvoyant à certains de mes articles antérieurs explorant la même hypothèse. J'écris quelque part dans ce texte – je l'avais déjà écrit ailleurs bien des années avant² – que « l'inconscient de la France est structuré comme le rapport Paris-Province »

On me dira à juste raison que l'on ne m'a pas attendu pour parler de la centralisation et de ses effets, et que de nombreux historiens et essayistes de grande valeur ont brillamment traité cette question. Certes : ils m'ont enseigné. Mais les effets de cette centralisation multiséculaire sur la culture française au sens large – que participera à déterminer expressément une politique singulière de l'État en matière de langue et de culture, qui déterminera une culture anthropologique devenue une seconde nature, et, au-delà, déterminera les grands « choix » artistiques et culturels des clercs au cours des siècles – ne me semble pas avoir été vue dans sa mécanique complexe, dans l'étendue et la force de ses résultats. C'est dans la poésie et la littérature occitane, dans leur histoire, inconnue au bataillon de ces historiens, et de la presque-totalité des chercheurs, que Félix Castan trouve de quoi rompre avec les notions banales et insuffisantes de « centralisation » (administrative), de « jacobinisme » (politique elle aussi, et dont on oublie qu'elle ne tient que par son opposé « girondisme » dans une histoire datée qui perd toute force de compréhension à mesure qu'elle s'éloigne de cette histoire), quand ce n'est pas, même chez des historiens et bien plus encore chez des sociologues et tous les publicistes, d'hier et d'aujourd'hui, les mystérieuses expressions de « génie français, tempérament français, esprit français, mentalité française » qui, signalant l'existence de spécificités, avouent, dans leur énoncé même, leur impuissance à signifier quoi que ce soit (quand elles ne sont pas un relais de la suspecte psychologie des peuples). Castan conceptualise ce qu'il nomme le « centralisme » (ailleurs vaguement synonyme de centralisation, souvent employé à sa place pour ne pas tomber dans le mauvais goût – règle scolaire bien française – de la répétition, ou pour laisser croire à l'existence d'une réflexion théorique sur le sujet sans qu'on ne dise jamais en quoi elle consiste et où on peut la trouver) (« l'absente de tout bouquin »), et « l'unitarisme »³ de la pensée française (terme déjà employé notamment par Mistral et les

2 Voir par exemple Claude Sicre, « Je n'ai pas toujours eu une certaine idée de la France », *Les Temps Modernes*, mars-avril-mai 2000, mais aussi *Vive l'Amérique*, Publisud, Paris, 1988, et la collection de la revue *Linha Imaginòt* (consultable au Cirdoc, Béziers).

3 Voir Félix Castan, *Manifeste Multiculturel (et anti-régionaliste)* Cocagne, Montauban, 1984. Et autres publications chez le même éditeur.

félibres, ou par l'historien André Armengaud)⁴. Pour lui, « maladies de la centralisation ». Dont il pose le diagnostic dans cette analyse renouvelée de la littérature occitane. L'histoire, la sociologie, la psychologie, la psychanalyse ne nous disent jamais ce que, au-delà du sens, nous FONT un poème, un roman, un film, une pièce de théâtre⁵. L'analyse littéraire sondera ces mystères. Et l'analyse littéraire des œuvres pensées dans les langues occultées de France, c'est-à-dire « mystériorisées » par le processus de provincialisation, est, par effet dialectique, le seul lieu où les mystères de ladite « France profonde » peuvent se révéler, en profondeur, justement⁶. Et, par là, ceux de la France « de surface ».

Je ne vais pas revenir ici à l'Édit de Villers-Cotterêts ni plus haut. Juste signaler, pour situer l'œuvre de Molière dans son temps pour ce qui concerne mon sujet, que quand « enfin, Malherbe vint » (Boileau) c'était pour « dégasconner la Cour », comme je le rappelais à la Commission Filippetti en introduction de mon intervention⁷. Il faut savoir ce que voulait dire « dégasconner » du temps de Malherbe⁸. Robert Lafont et Christian Anatole nous le précisent⁹. Janine Garrisson nous le dit dans un autre domaine (son histoire de la Saint-Barthélémy). Mais il faut aller plus loin : l'influence des langages maternels français et de leurs cultures sur la culture « française » va être considérable¹⁰ en ce sens que les actes menés pour s'en débarrasser, les réduire, les ignorer, vont obliger la culture « française » à s'assigner, elle-même à elle-même, une posture pleine d'interdits, de limites et d'orientations y subséquentes qui vont aller se

-
- 4 Voir *Histoire d'Occitanie*, sous la direction d'André Armengaud et Robert Lafont, Institut d'Études Occitanes, Hachette Littérature, Paris, 1979.
 - 5 Voir Henri Meschonnic tout au long de ses publications, et son concept de « signifiante ». Dans son dernier livre (*Langage et Histoire, une même théorie*, Verdier, Lagrasse, 2012) il s'attaque encore à la critique de la traduction traditionnelle (« le sens des mots ») du *vis verborum* de Cicéron en proposant « la force des mots ».
 - 6 « La profondeur de cette si mystérieuse "France profonde" dont nous entretenons lesdites élites, avec tour à tour condescendance et stupeur, est précisément proportionnelle à la superficialité avec laquelle ces élites regardent la France et la sondent ». (*Théorème de Sicre*) : texte final du clip *Oh ! dites-moi qui choisir comme Président*, 2017, Claude Sicre et le Fabulous Bluegrass Carcinòl Band, <https://www.youtube.com/watch?v=cj7fxyUdTos>
 - 7 Redéfinir une politique publique en faveur des langues régionales et de la pluralité linguistique interne (avril-juin 2013), archives Ministère de la Culture. Résumé du rapport du Comité consultatif, <https://www.vie-publique.fr/sites/default/files/rapport/pdf/134000439.pdf>
 - 8 Voir *De l'influence du dialecte gascon sur la langue française*, Maxime Lanusse, Maisonneuve et Cie, 1893, Paris.
 - 9 *Nouvelle Histoire de la littérature Occitane*, Presses Universitaires de France, Paris, 1970.
 - 10 Écho d'une conversation menée sur l'excellent blog de Jean-Pierre Cavaillé : Mescladis e còps de gula (Hervé Di Rosa et Claude Sicre : leur Occitanie, 5 janvier 2021). On m'y demandait de prouver l'influence des écrits d'òc sur la littérature française, que j'affirmais. Pas le temps de faire une compilation de ce que l'on trouve chez nombre d'auteurs ayant recensé des reprises de thèmes (puisés chez les Troubadors, par exemple). Exemples à foison. Mais l'influence de la littérature d'òc, seulement par son existence, l'existence de la langue d'òc et d'une culture d'òc, est à mesurer aussi dans ce qu'elle a obligé la littérature et la culture française à devenir, dans ce qu'elles l'ont déterminée à se faire, se proclamer (l'attention marquée des pouvoirs à la langue française et à sa littérature, depuis le XVI^e siècle, n'est pas le fruit d'un hasard généré par un pur « esprit français »).

multipliant et se diversifiant, jusqu'à devenir le cadre de son fameux « génie ». De la création de l'Académie française jusqu'aux mesures de tous les derniers gouvernements, les politiques en ce domaine ne sont que le drapeau planté au sommet de la partie visible de l'iceberg sur lequel vogue en toute innocence le char de l'État. Au-dessous, c'est toute la société qui fait vivre les principes. Mais je préfère la métaphore de l'Atlantide. Le continent que ne cache qu'un mot, il fallait le faire, et le réussir. Tour de force. Le « provincial » venu de sa province, chez Molière, va devenir le provincial en soi. Qui pourra désigner aussi bien l'aristocrate du Limousin que le pêcheur breton, le bourgeois lyonnais, le mineur du Nord, le berger des Cévennes, la présidente du Conseil Régional d'Occitanie (qui en plus persiste à garder son accent) et tout le monde. Formidable réduction de la pluralité à l'UN dans une langue-culture, qui n'a pas d'équivalent culturel dans le monde. Qui féconda la pensée française de l'étranger, déjà au temps des provinces au pluriel (le Comment peut-on être persan ? de Montesquieu) (que reprisent perspicacement en écho le Comment être breton ? de Morvan Lebesque ou le Comment peut-on être gascon ? de Robert Escarpit)¹¹, puis marquant la politique extérieure de la France. Mais ce serait peu si cela s'arrêtait là. Paris-Provinces, puis Paris-Province, cliché binariste, c'est aussi, conséquemment, l'opposition *la langue-les patois* (gâchis d'invention française en linguistique et en ethnologie), l'homme civilisé face à l'attardé, le provincial, le plouc, l'étranger, le sauvage, le barbare, le fou, l'artiste, l'enfant, la femme (on peut mesurer aujourd'hui où a mené cette pensée dans la réaction délirante qu'elle provoque), la culture savante face à la culture populaire (exceptée la culture populaire du Paris de l'encanaillement des élites), la modernité face à la tradition, l'intelligence face à la sensibilité, la théorie à la pratique, le fond à la forme et le style au contenu (Flaubert, qui veut s'échapper de ces enfermements, incompris lorsqu'il déclare vouloir écrire « un livre sur rien,... qui se tiendrait de lui-même par la force interne de son style »), l'Occident à l'Orient (complexe), j'en passe et des pires. Autant de pièges pour la pensée, en formes de titres de colloques (les intervenants, comme des guêpes prises dans un verre renversé, se débattant vainement en tous sens pour prendre la tangente hors des cercles vicieux). Autant de pièges pour l'action culturelle en France, mesurable dans ses gâchis (voir *Notre Occitanie*, livre cité).

Cela posé, il me faudrait démontrer ici qu'on peut vérifier mon hypothèse dans l'œuvre de Molière. Et c'est justement là que je cale, en raison de mon insuffisante connaissance de Molière, dont j'ai prévenu les lecteurs en introduction. En raison aussi du fait que je me suis beaucoup plus penché sur le rapport Paris-Province que sur le rapport Paris-Provinces. Mais le texte ici publié de Claude Alranq nous donne de quoi nourrir en ce sens la réflexion.

Toutefois, même vu de loin, le rôle de Molière, dans cette aventure de l'idéologie française, me semble constituer une étape notable. Sa connaissance de provinces reculées, que lui ont donnée ses tournées, et le retour à Paris en plein cœur de l'État grand centralisateur, sa position dans le métier (ne pas

11 « Comment peut-on être persan ? » in les *Lettres persanes*, 1721, réédition Folio, Gallimard, Paris, 2003 ; *Comment peut-on être breton ?* Le Seuil, Paris, 1970 ; « Comment peut-on être gascon ? » in *La Gascogne*, Éditions Entente, Paris, 1982.

oublier qu'autant que comédien, auteur et metteur en scène, il est le patron d'une petite entreprise, et son homme à tout faire, donc capable d'un regard tous azimuts)¹², lui donnent une clairvoyance particulière face aux modes littéraires, artistiques et intellectuelles de la Cour, et, maîtrisées par son talent, lui permettent de trouver une posture efficace pour séduire le grand public numéro un – le grand Unique, possesseur de tous les pouvoirs de promotion, le Roi que l'intendance suivra – en sachant reproduire de façon élargie, et illustrer, l'idéologie unitariste et centraliste qui est déjà à l'œuvre dans ce petit monde. On le mesure bien dans *Monsieur de Pourceaugnac* (le nom lui-même figure un programme), à ma modeste connaissance la pièce qui met tout ça sur la scène sans jambages (courbettes accompagnant ailleurs des précautions oratoires). Le petit noble du Limousin, bien caractérisé dans son origine géographique, ethnique, devient vite « notre provincial » (chemin vers le « provincial » en soi et le générique « la province »). Mise en place d'un type spécifique à la France, différent de ceux auxquels on peut l'associer à son époque (ceux de la *Commedia dell'arte*, des comédies de Shakespeare, des romans picaresques espagnols) (développer cette comparaison). Type qui me semble plus proche, toutes proportions gardées, de celui des « ploucs » moqués et escroqués par les Pieds Nickelés une fois le périphérique passé, au début du XX^e siècle (un certain « anarchisme » de « Paname », d'après la Commune, qui fera longtemps des petits), ou des personnages à accent, dindons de la farce d'un cinéma français qui dure (encore plus caricaturés quand on vante leurs qualités supposées), de certains comiques télévisuels ou radiophoniques, de feuilletons ou séries « régionales » etc etc. Et tout le reste, réservoir inépuisable d'exemples. J'écrivais, dans le livre cité : « Mon Atlantide est faite aussi de l'occultation de la spécificité des rapports de classe en France, dans lesquels s'imbriquent partout et toujours les rapports Paris-Province ». Il faudrait voir ailleurs, partout, comment cette idéologie, qui dans *Pourceaugnac* joue brillamment son rôle (flatterie des idées de la noblesse de Cour, en mettant de son côté des représentants de la plèbe locale) s'exprime dans tous les infimes détails, les moindres recoins de tous les propos, toutes les attitudes, toutes les connotations, se perçoit dans l'étude des énoncés comprise dans l'étude de l'énonciation, et l'étude, chaque fois, du sujet d'icelle. Idéologie qui se trouve en permanence épaulée par ce qui se passe dans tous les autres domaines de la vie culturelle, sociale, économique, politique. Pour finir avec Molière, apprendre ici à ceux qui ne le sauraient pas que Lully, associé de Molière pour *Pourceaugnac*, « avait, à son époque, droit de vie et de mort sur toutes les compositions musicales du royaume »¹³. Ce qui nous amène à penser à la thèse de Déodat de Séverac à la Schola Cantorum (« La Centralisation et les petites chapelles musicales » Paris, 1907). Ce qui nous amènerait à... etc. Tout relier, en relisant TOUT !

(Remerciements au Carrefour Culturel Arnaud-Bernard et à Escambiar pour leur assistance)

12 Voir à ce sujet René Bray, *Molière, Homme de théâtre*, Paris, Mercure de France, 1954.

13 Jacques Chailley, quelque part dans son *Histoire de la Musique Française* (je cite de mémoire).